

The Stunt Man (1980) de Richard Rush

Bruno Dequen

Numéro 178, juillet–septembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2016). Compte rendu de [*The Stunt Man* (1980) de Richard Rush]. *24 images*, (178), 63–63.

The Stunt Man (1980)

de Richard Rush

Lorsqu'un journaliste américain demande à François Truffaut en 1981 quel est son cinéaste américain préféré, celui-ci répond qu'il s'agit du réalisateur de *The Stunt Man*. Cet adoubement n'a malheureusement pas aidé la carrière de l'obscur Richard Rush à prendre son envol. Depuis 1980, seul *The Color of Night*, petit thriller érotique avec Bruce Willis réalisé en 1994, figure à son actif. Ceci dit, il n'est pas surprenant que l'auteur de *La nuit américaine* ait démontré un tel enthousiasme envers *The Stunt Man*. Déclaration d'amour à la puissance spectaculaire du cinéma, le film de Rush est en quelque sorte la version hollywoodienne démente du film de Truffaut. D'ailleurs, son titre français évocateur est *Le diable en boîte*.

À la place du gentil metteur en scène incarné par Truffaut dans son film, nous avons ici affaire à Elie Cross, un cinéaste manipulateur, hautain, égocentrique et vulgaire. Plongeant dans ce rôle comme si sa vie en dépendait, Peter O'Toole semble en transe, dévorant du regard ses partenaires de jeu et dominant chaque plan avec cette arrogance hypnotique qui n'appartenait qu'à lui. Son jeu outrancier est à l'image d'un film qui fait fi de toute vraisemblance afin de présenter une version totalement fantasmée du cinéma dans laquelle la distinction entre fiction et réalité n'a jamais été si poreuse. La prémisse du film n'est pourtant pas originale. Cameron, un jeune homme mystérieux poursuivi par la police, se retrouve par hasard sur le plateau de tournage d'un gros film américain sur la Seconde Guerre mondiale. Particulièrement agile, il sera engagé par Cross pour remplacer un cascadeur. En trois jours, il découvrira les coulisses

du cinéma, développera un rapport amour-haine avec son réalisateur et tombera amoureux de l'actrice principale du film.

« *All they care about is the script* », se lamente le mentor cascadeur de Cameron. *The Stunt Man* semble prendre cette critique au pied de la lettre. Hommage aux techniciens de l'ombre et à la folie destructrice de ces films à gros budget que seul Hollywood peut produire, *The Stunt Man* tient moins d'un récit psychologique que d'une succession de scènes toutes plus spectaculaires et invraisemblables les unes que les autres. Les acteurs deviennent des figurants d'arrière-plan, et le cinéma devient une affaire de cascadeurs ! Si le cinéma est le plus beau des trains électriques, Rush est bien décidé à nous le prouver. Dans son film, le réalisateur ne se déplace qu'en hélicoptère ou en grue. On boit du champagne tout en se tenant sur l'aile d'un avion en plein vol. On détruit la quasi-totalité d'un hôtel pour une scène de poursuite sur les toits. Malgré une dernière scène décevante qui rejette cette folie créative au profit d'une résolution narrative un peu trop simpliste, *The Stunt Man* n'en est que plus attachant à l'ère du tout numérique. – Bruno Dequen



Silent Running (1972)

de Douglas Trumbull

Alors que la Terre a été ravagée par l'activité humaine (mais tout va bien, il n'y a plus de chômage nous dit-on), quatre hommes pilotent un vaisseau spatial qui abrite sous de gigantesques globes de verre les derniers écosystèmes, avec leurs plantes et leurs animaux. À bord, seul le botaniste Freeman Lowell se préoccupe de ces miniaturisations utopiques d'un monde disparu, ses condisciples préférant la nourriture synthétique et les courses en voiturettes électriques. Dans une tige qui rappelle la silhouette de Saint-François d'Assise, il caresse les fleurs et parle aux oiseaux. Mais un jour, on leur annonce que la mission n'a plus lieu d'être et qu'il faut détruire les globes avant de rentrer. Le pacifique Lowell mène alors une guerre acharnée pour préserver la dernière des forêts.

Silent Running est un conte aussi visionnaire que bouleversant sur le drame écologique auquel nous faisons face. Coscénarisé par Michael Cimino (qui vient tout juste de nous quitter), ce film de Douglas Trumbull date de 1972, alors que le changement climatique vient tout juste d'être formulé mais semble encore une chimère lointaine. Le film commence dans la violence pour laisser fuser peu à peu une profonde mélancolie – portée par deux magnifiques chansons de Joan Baez. Bruce Dern est génial en botaniste désespéré, dont les seuls compagnons finissent par être deux petits robots, Huey et Dewey, à la présence aussi comique que troublante (attention, vous pourriez vous surprendre à parler à votre aspirateur le lendemain). Apprentis maladroits du jardinage, ils deviennent les acteurs improbables du dernier combat de l'humanité, les héros involontaires du dernier acte sensible, les représentants paradoxaux du dernier sursaut de conscience.



Douglas Trumbull (plus connu comme pionnier des effets spéciaux, notamment avec le *2001* de Kubrick) signe un premier film d'une grande pureté, dont l'apparente naïveté touche avec une justesse désarmante l'essence tragique de son sujet. Toute la beauté de *Silent Running* réside dans la gratuité du geste de Lowell : sauver la dernière forêt sans pouvoir la rendre à la Terre. L'ultime richesse des hommes est condamnée à une errance éternelle dans le vide interstellaire, préservée et perdue à jamais. Le film a pour enjeu ce « trop tard », au gré d'une fuite en forme de suicide pour la vie qui laisse finalement technologie et nature fusionner en l'absence de l'humanité qui a respectivement créé l'une et anéanti l'autre. – Apolline Caron-Ottavi